



HAL
open science

Vers une lecture des anagrammes par la théorie Saussurienne

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

Mitsou Ronat. Vers une lecture des anagrammes par la théorie Saussurienne. *Change*, 1970, 6, pp.1067-1074. halshs-04071110

HAL Id: halshs-04071110

<https://shs.hal.science/halshs-04071110>

Submitted on 17 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Mitsou Ronat

VERS UNE LECTURE
DES ANAGRAMMES
PAR LA THÉORIE SAUSSURIENNE

Curieuse histoire des points de suspension dans la recherche saussurienne. De toute sa vie, Saussure n'a accepté de publier que son fameux *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879), et quelques communications scientifiques réunies dans un recueil. L'essentiel de la théorie qui a donné à la linguistique sa scientificité, et qui porte en elle tous les éléments de la Phonologie de Prague, il l'a exposé oralement — implicitement, dès son enseignement à l'École pratique des Hautes Études (1881-1891) —, jusqu'en 1906-1911, à Genève, dans ses premiers cours de Linguistique générale. Des pages brouillonées, le plus souvent déchirées aussitôt, servaient de canevas pour une information théorique : ce sont des notes prises par ses étudiants, comparées et réunies, qui forment le CLG que nous connaissons.

Parallèlement à ses recherches sur la grammaire comparée des langues, Saussure a toujours eu des préoccupations dites « extralinguistiques ». 1884 : *Une loi rythmique de la langue grecque*. 1894 : une étude sur l'intonation. Les cahiers sur la légende des Niebelungen... Et enfin les 99 cahiers sur les Anagrammes, contemporains du CLG. Ces recherches ne jouaient pas seulement le rôle d'une jouissance compensatrice des difficultés rencontrées ailleurs : elles en étaient le complément indispensable, par les questions qu'elles ne manquaient pas de poser à la théorie générale (et inversement).

Ces cahiers qui nous offrent la transcription de son écoute de la poésie antique (chantée), nous ont été livrés, comme le CLG, par le filtre de lectures successives. Dans ces conditions, tenter une lecture des Anagrammes par la théorie saussurienne peut paraître une gageure : l'enjeu mérite toutefois le risque d'un pari.

Selon Giuseppe Nava (CFS n° 24), au départ, « *Saussure voulait exclure des harmonies phoniques l'intention subjective de l'auteur, aussi bien que l'automatisme inconscient du vers et de son schéma rythmique, pour les ramener à travers une classification logique à une règle objective méta-empirique universellement observée* ».

Cette loi qui réglerait le hasard de la répartition des phonèmes allitérants dans le vers saturnien, il ne l'a pas trouvée : en découvrant que l'allitération, et la rime, ne sont que des cas particuliers d'un phénomène plus général, indépendant de la rythmique, il semble passer d'une demande d'objectivité radicale à l'arbitraire le plus absolu.

Ces découvertes — la *couplaison*, l'*anagramme* — sont pourtant des arguments en faveur de son hypothèse de la non-pertinence de l'accentuation de l'Initiale pour la forme métrique du vers saturnien.

LA LINÉARITÉ DU SIGNIFIANT.

« Que les éléments qui forment un mot se suivent, c'est là une vérité qu'il vaudrait mieux ne pas considérer, en linguistique, comme une chose sans intérêt parce qu'évidente, mais qui donne d'avance au contraire le principe central de toute réflexion utile sur les mots. » (M de F, p. 254.)

La linéarité du signifiant est ce qui distingue la langue de tous les autres systèmes de signes arbitraires que devrait étudier une sémiologie.

(Mais cette propriété fondamentale du signe linguistique, propriété absente dans les autres systèmes, ne pose-t-elle pas la question de l'existence même d'une sémiologie ? Le jeu des différences n'est-il pas faussé au départ, à cause d'une construction de traits *référentiels* ?)

La linéarité, due au caractère acoustique du signe (la musique sans les accords), est « l'impossibilité de prononcer à la fois deux éléments de la langue ».

Les « éléments » de la langue ne sont pas ici les phonèmes ; il s'agit de l'ordre discursif de la succession des (et dans le) signes : c'est l'assemblage syntagmatique, l'aspect grammatical.

Nous trouvons dans le manuscrit J : « De ce caractère résulte aussi bien que ces images acoustiques sont projectibles [?] dans la forme

spatiale par la ligne, qui se trouve naturellement être la face [?] *verticale ou horizontale* *. Quand nous remplaçons l'espace temporel par l'espace linéaire, nous le voyons de suite.)

« *Le système chinois donne peut-être une idée plus juste de la linéarité saussurienne* * » (Godel).

Pour Saussure, le fait étonnant est le fait PHONÉTIQUE; car la loi phonétique « n'est pas observable par l'expérience individuelle ». Le « réel concret », c'est la syllabe qui s'offre d'abord, comme conséquence de la linéarité du signifiant.

La théorie de la syllabe, — le seul chapitre que Meillet considère comme un exposé définitif de la pensée saussurienne dans le CLG — a été reniée par la linguistique générale qui a tiré son modèle de la phonologie; elle est maintenant reconsidérée, d'une certaine façon, par la phonologie générative.

« Ce fut une grande erreur de la Phonologie de considérer comme des unités réelles ces abstractions, sans examiner de plus près la définition de l'unité. L'alphabet grec était arrivé à distinguer des éléments abstraits, et l'analyse qu'il suppose était, nous l'avons dit, des plus remarquables; mais c'était pourtant une analyse incomplète, arrêtée à un certain degré » (CLG, p. 82).

L'illusion que peut nous donner notre connaissance de l'écriture alphabétique (et de la phonologie) risque de nous faire oublier que, par exemple, ces consonnes occlusives que les grecs appelaient les *muettes* ne sont perceptibles que par le jeu des différences, dans la syllabe, avec les voyelles (même éteintes) ou quelques autres consonnes (: pe, te, ke, br, ps).

(Ainsi, sur les enregistrements du spectrographe, elles sont remarquables par leur absence de trace, l'espace blanc, vide, laissé sur la bande, espace innommable sans l'indication donnée par la direction des formants vocaliques adjacents.)

Saussure distingue alors les Voyelles-Consonnes, entités abstraites du système phonologique, des Sonnantes-Consonantes fonction-

* Nous soulignons. (Les points d'interrogation sont dans le texte.)

nant sur l'axe syntagmatique. L'invention d'une écriture alphabétique qui isole ces consonnes marque le travail d'une première abstraction.

LES RECHERCHES SUR LA POÉTIQUE.

Saussure propose deux lois distinctes :

1. Interne, la loi de la couplaison : chaque phonème d'un vers doit trouver sa compensation dans un phonème du vers suivant.

Cette loi, qui présuppose un calcul des phonèmes, pose la problématique des rapports entre la poésie et la naissance d'une science du langage...

2. externe, la loi des Anagrammes : pendant trois ans, il tente de la formaliser, vérifier.

Le poème imite les phonèmes d'un mot-thème, la FORME d'un NOM PROPRE, et l'imitation est tautologie, répétition des syllabes d'un mot INsignifiant par excellence (— ou d'un mot comme « postscenia » : l'illusion de la profondeur).

« Le message poétique apparaît alors comme un luxe inutile de l'hypogramme », « le Poème n'est que la CHANCE DÉVELOPPÉE d'un vocable simple » (Starobinski).

« Thème » a remplacé « texte », biffé, qui prêtait à confusion; Saussure parle aussi de TITRE, « ce qui revient presque au même ». « Ferdinand de Saussure, toutefois, ne s'est pas perdu dans la recherche des secrets dissimulés, son idée directrice n'était pas que les poèmes disent plus que ce qu'ils avouent ouvertement, mais qu'ils le disent en passant nécessairement par un mot-clé, un mot-thème » (Starobinski).

(Clé-thème, pour justifier la référence au livre de Pirro sur l'Esthétique de Bach, quand les notes-lettres de la basse forment signature, et « guident le travail de la forme expressive ».)

Linguiste à l'écoute, il exclut par son travail la possibilité d'une lecture symbolique, comme elle pourrait prendre forme dans une critique littéraire à tentation psychanalyticologisante.

Dans la linéarité, c'est le principe de la consécutive ou non qui se pose : les Anagrammes pourraient « inviter le lecteur non plus à une juxtaposition dans la consécutive, mais à une moyenne des impressions acoustiques hors du temps ? » (la musique avec les accords). L'élément, l'unité minimale est le diphone, noyau sur lequel vont s'appliquer les règles générales. L'analyse, pour être pertinente, doit reposer sur l'initiale ou la finale d'un mot; avec le triphone, elle offre quatre possibilités :

X-YZ-; -XY-Z; XY-Z-; -X-YZ. Les analyses à l'intérieur du mot « semblent à la limite de ce qui est permis » (-XY-Z-, -X-YZ-)

TERMINOLOGIE.

L'assonance et l'allitération sont de simples répétitions de phonèmes. L'ANAPHONIE est la reprise allitérante de quelques phonèmes du mot-thème; l'ANAGRAMME, la dispersion du mot-thème, dans un espace restreint; l'HYPOGRAMME, mot sous-jacent, ou mot inducteur, signifie « faire allusion, souligner au moyen d'un fard les traits du visage » (d'un mot); le PARAGRAMME est la dispersion des phonèmes sur un certain nombre de vers. Nous trouvons aussi les termes LOGOGRAMME, et PARAMORPHE, ou l'union du syllabogramme et du mannequin. Ce dernier terme, s'il est le moins joli, est sans doute le plus précis. Les recherches terminologiques sont pour Saussure un supplice quotidien, car écrit-il « toute théorie claire, plus elle est claire, est inexprimable en linguistique ». Les corrections des mots vont cependant toutes dans le même sens : il ne s'agit ni de la lettre écrite, ni d'un sens caché. Son travail sur les textes antiques lui étaient rendu plus facile par le fait que l'alphabet latin, dans une certaine mesure, comme le grec, rentrait en relation biunivoque avec le système phonologique de la langue. Ce que l'on ne pourrait dire du français, bien entendu.

LES PARADOXES.

1. *Et avant tout, la « réalité du fait ».*

Saussure connaît les phases de l'enthousiasme de la certitude, suivies par la dépression du doute. 14 juillet 1906 : « Je puis vous

annoncer que je tiens maintenant la victoire sur toute la ligne », et à Meillet, 8 janvier 1908 : « J'ai cessé tout à fait de douter » ; le 28 août de la même année, il écrit à Léopold Gautier : « ... mais j'ai le sentiment que vous resterez finalement perplexe, puisque je ne vous cache pas que je le suis resté moi-même, — sur le point le plus important, c'est-à-dire, ce qu'il faut penser de la réalité ou de la fantasmagorie de l'affaire entière. » Son esprit scientifique ne peut se contenter de preuves négatives, même s'il écrit : « Je serais enchanté qu'on me montrât par exemple qu'il n'y a pas d'anagramme, mais seulement répétition des mêmes syllabes, ou éléments, selon les lois de versification n'ayant rien à voir avec les noms propres, ni avec un mot déterminé. »

Saussure finit par trouver des paragrammes partout, jusque dans la poésie humaniste de la fin du XIX^e siècle et dans la correspondance de César avec ses généraux ; en outre le nombre des mots-thèmes s'accroît dans des espaces de plus en plus restreints. Nava note le caractère obsessionnel des anagrammes. Seulement, plus le fait paraît universel, plus il est douteux, dû à l'arbitraire et au hasard (calcul de la probabilité des phonèmes).

2. *La règle du jeu.*

Si elles existent, ces lois sont-elles des casse-tête, des « jeux chinois » ?

« Ferdinand de Saussure n'hésite pas à tenir pour déplorable la règle du jeu imposée par l'hypogramme aux poètes latins » (Starobinski).

Ou bien sont-elles au contraire des règles formelles, « guides » et « inspiration pour la plus sublime des poésies » — selon l'aveu de poètes français pour qui la contrainte de la rime restait encore le plus fidèle appui.

(Lorsque le choc des sons fait sens, par exemple, dans la rime racinienne Oreste-funeste, ou la remarque de Saussure à propos de Exercitus-Xerxes.)

3. *Vouloir ou devoir.*

Le procédé, s'il existe, est-il le fait d'un travail conscient, volontaire, ou un phénomène général du vertige infini du langage, auquel le poète, comme les autres, est contraint? Dans le premier cas, comment expliquer qu'il ne soit signalé dans aucun ouvrage théorique? Faut-il supposer une longue tradition ésotérique? « Pas un traître » (Starobinski).

Le silence du poète Pascoli, que Saussure tenait pour le plus pur descendant de cette tradition et à qui il avait exposé ses questions, doit-il être interprété comme un désaveu ou comme un refus? Cependant l'origine, le sens premier du fait ne sont pas des questions pertinentes; pour lui, dans l'état actuel des connaissances, les réponses sur l'origine des langues, ou la langue originaire, tout comme les réponses sur le sens premier des symboles de la Légende (des *Nibelungen*) sont d'ordre spéculatif. C'est le problème de l'identité — du signe, du symbole, de la fonction du mot-thème — qui est en question, car, écrit-il : « *tout symbole*, une fois lancé dans la circulation — or aucun symbole n'existe que *parce qu'il est* lancé dans la circulation — est à l'instant même dans l'incapacité absolue de dire en quoi consistera son identité à l'instant suivant. »

Ce qui suscite le commentaire de Starobinski : « Dans l'agencement narratif, le symbole-matériau n'est pas seulement utilisé, il subit une transformation. Car l'agencement est modifiable, et devient lui-même modifiant. Il suffit de faire varier les rapports « externes » du matériau primitif pour que les caractères apparemment « intrinsèques » deviennent différents. L'identité du symbole se perd dans la vie diachronique de la Légende »... « Il faut donc considérer le sens comme un produit — comme le produit variable d'une mise en œuvre combinatoire — et *non comme une donnée préalable* (nous soulignons) *NE VARIE-TUR.* »

Ne pouvant trouver une réponse aux paradoxes dans lesquels il s'était enfermé, à ce stade empirique de sa recherche, Saussure finit par l'abandonner.

Peut-être devrions-nous dire que s'il n'avait pas, alors, la possibilité de poser la question générale à laquelle sa découverte aurait répondu, il annonçait, déjà, ce que Mukařovský formulait à Prague,

VERS UNE LECTURE DES « ANAGRAMMES » PAR LA THÉORIE

en décembre 1930 : « La poétique, qui étudie la langue de la poésie au point de vue de sa fonction spéciale, peut donc, en adoptant le point de vue phonologique, espérer de recevoir, mais aussi de pouvoir donner ¹. »

1. Je me suis référée et je renvoie essentiellement à cinq publications : a) F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot. b) R. Godel, *les Sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. Saussure*, Droz, 1957. c) « Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure », textes présentés par Jean Starobinski, *Mercure de France*, février 1954. d) Jean Starobinski, « Les mots sous les mots » in *To Honor Roman Jakobson*, Mouton, La Haye-Paris, 1967. e) Jean Starobinski, « Le texte dans le texte », *T. Q.* n° 37.